

DANSE (Paris)

N°10

15 February 1980

U.S.A

New-York

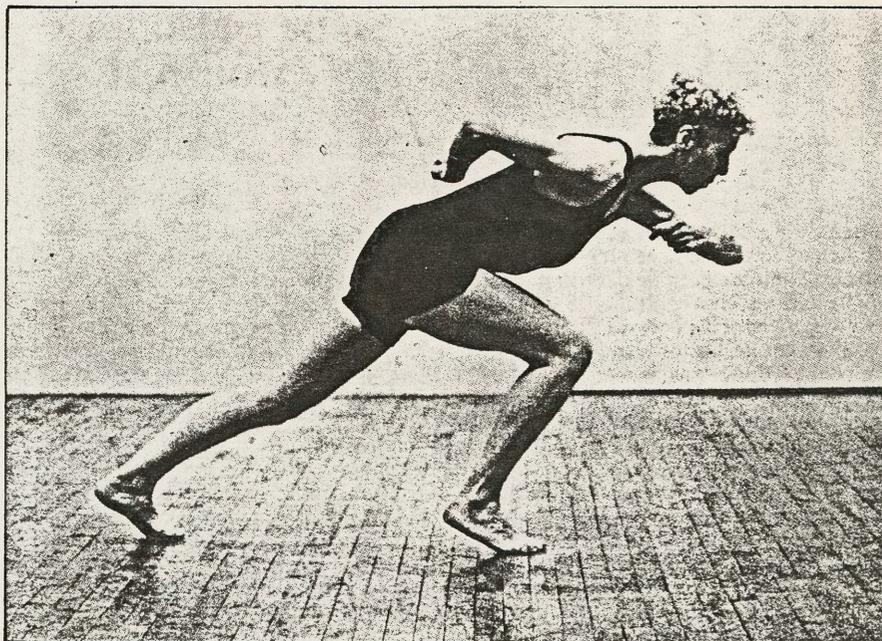
« Dance Umbrella » l'avant-garde

La saison de « Dance Umbrella », dans le cadre de l'ancien studio de cinéma « Camera Mart/Stage One » qui constitue un splendide espace pour la danse, s'est terminée comme elle avait commencé avec des spectacles d'avant-garde.

Entre les trois « events » proposés en octobre par Cunningham et les spectacles de David Gordon/Pick Up Company en décembre, un large éventail de troupes s'est produit avec notamment Martine van Hamel, Gary Chryst et un groupe de solistes, en passant par la compagnie de travestis Ballets Trockadero de Monte Carlo ou la chorégraphe californienne Bella Lewitzky, pour arriver à Steve Paxton et David Moss dans un programme de « contact-improvisation » ainsi qu'aux Japonais d'avant-garde Kei Takei et Eiko et Koma.

David Gordon possède en matière d'avant-garde de sérieuses références : il a fait partie, dans les années 60, des premiers membres du groupe du Judson Dance Theater avant de danser dans les compagnies de James Waring et Yvonne Rainer et de figurer parmi les créateurs de la Grand Union dans le domaine de l'improvisation. Sa femme, Valda Setterfield qui fit longtemps partie de la troupe de Cunningham, domine aujourd'hui de son talent celle de Gordon. Le nombre des artistes de la Pick Up Company varie suivant les besoins des ouvrages présentés.

Pour les représentations de « Dance Umbrella », trente trois danseurs étaient réunis parmi lesquels Gordon, Setterfield et leur fils Ain Gordon. *The Matter (plus and minus)*, ouvrage qui constitua toute une soirée, est en fait une retrospective des chorégraphies de Gordon avec notamment *Mannequin* (1966), l'un de ses solos créé à l'époque du Judson, dans lequel il se laisse glisser au sol dans un mouvement de spirale, les mains derrière le dos, les doigts papillonnants, tout en fredonnant deux chansons enregistrées par la grande comédienne américaine Fanny Brice. Ici, ce solo fut non seulement interprété par Gordon mais aussi par toute la compagnie, « sotto voce ». Certaines chorégraphies étaient par contre totalement inédites, comme *Close Up*, un duo pour Setterfield et Gordon, série d'enlacements tendrement érotiques dont chacun des partenaires se dégage tour à tour, atténuant ainsi l'émotion contenue dans les attitudes. Parallèlement, des photographies en gros plan de ces poses étaient projetées sur le rideau de fond, ajoutant une dimension supplémentaire et analytique. Tout



Valda Setterfield dans *One Part of the Matter*
(Photo : Nathaniel Tileston)

comme Lucinda Childs, Douglas Dunn et Trisha Brown, Gordon attache un intérêt croissant à la structure formelle de ses chorégraphies. Cette soirée en particulier fut marquée par la répétition de nombreux motifs, tel ces groupes traversant l'espace scénique. La conception du mouvement d'ensemble d'ouverture se révéla par ailleurs vraiment mémorable : sur la musique du quatrième acte de *La Bayadère*, la compagnie se contente de marcher lentement sur une file à travers le plateau, conduite par Setterfield, cette dernière parvenant par la seule puissance de sa présence à donner une extraordinaire résonance à un passage aussi simple.

Setterfield interpréta également son solo, *One Part of the Matter*, conçu comme un enchaînement de positions juxtaposées arbitrairement, inspirées des photographies de corps en mouvement prises par Eadward Muybridge. Cette passionnante soirée confirma pleinement la position de Gordon qui figure parmi les chorégraphes majeurs de sa génération.

Meg Harper qui a fait partie de la troupe de Cunningham et Carole Armitage qui en est encore aujourd'hui l'une des principales interprètes, ont toutes deux présenté des créations de grand intérêt, faisant suite à leurs premiers essais de chorégraphe datant de l'année dernière. Harper s'est lancé avec audace dans la chorégraphie d'un solo de plus de quarante cinq minutes, *Bad Moves/Was*, qu'elle a elle-même interprété. Ce solo se compose des éléments les plus simples, avec différentes sortes de marches en avant, en arrière et en tournant, enrichies de mouvements de bras tourbillonnants et ponctuées de chutes au cours desquelles elle replie son corps au sol. Durant ses années de travail avec Cunnin-

gham, Harper a acquis une maturité qui lui a permis de gommer toute la retenue de sa danse pour en faire une interprète d'une indéniable autorité. Elle a réussi à donner à son solo, malgré la gamme limitée des mouvements, une intensité presque dramatique, tout particulièrement au moment où le silence dans lequel sa chorégraphie était inscrite, fut soudainement rompu par une chanson de Alicia Bridges, passage traduit par une immobilité totale du corps.

Karole Armitage avec son physique à la Balanchine et sa coupe de cheveux « punk », est l'une des plus captivantes danseuses de la troupe de Cunningham. C'est pour elle-même, Deborah Riley et Michael Bloom qu'elle a conçu sa création *Do we could*, sous la forme d'un trio. La première « section » dans laquelle les danseurs avancent à grandes enjambées à travers l'espace, en allongeant largement bras et jambes pour s'arrêter soudain, étaient à la fois drôle et inventive, tout comme la partie suivante où ils avaient à franchir divers obstacles sur leur passage et notamment des piliers déviant leur trajectoire. Mais cet ouvrage comporte trop de répétitions au fur et à mesure de son déroulement et son contenu n'est pas assez développé. La dernière « section », au cours de laquelle les interprètes démontent les piliers et libèrent l'espace, m'a semblé manquer de finesse et d'originalité. C'était comme un retour en arrière vers une époque où ce genre de trouvaille était de rigueur. Malgré ces restrictions, Armitage possède de toute évidence un talent de créateur et c'est avec le plus grand intérêt que nous attendons maintenant ses prochaines créations.

DAVID VAUGHAN

DANSE (Paris)

N°10

15 February 1980

U.S.A

New-York

« Dance Umbrella » l'avant-garde

La saison de « Dance Umbrella », dans le cadre de l'ancien studio de cinéma « Camera Mart/Stage One » qui constitue un splendide espace pour la danse, s'est terminée comme elle avait commencé avec des spectacles d'avant-garde.

Entre les trois « events » proposés en octobre par Cunningham et les spectacles de David Gordon/Pick Up Company en décembre, un large éventail de troupes s'est produit avec notamment Martine van Hamel, Gary Chryst et un groupe de solistes, en passant par la compagnie de travestis Ballets Trockadero de Monte Carlo ou la chorégraphe californienne Bella Lewitzky, pour arriver à Steve Paxon et David Moss dans un programme de « contact-improvisation » ainsi qu'aux Japonais d'avant-garde Kei Takei et Eiko et Koma.

David Gordon possède en matière d'avant-garde de sérieuses références : il a fait partie, dans les années 60, des premiers membres du groupe du Judson Dance Theater avant de danser dans les compagnies de James Waring et Yvonne Rainer et de figurer parmi les créateurs de la Grand Union dans le domaine de l'improvisation. Sa femme, Valda Setterfield qui fit longtemps partie de la troupe de Cunningham, domine aujourd'hui de son talent celle de Gordon. Le nombre des artistes de la Pick Up Company varie suivant les besoins des ouvrages présentés.

Pour les représentations de « Dance Umbrella », trente trois danseurs étaient réunis parmi lesquels Gordon, Setterfield et leur fils Ain Gordon. *The Matter (plus and minus)*, ouvrage qui constitua toute une soirée, est en fait une retrospective des chorégraphies de Gordon avec notamment *Mannequin* (1966), l'un de ses solos créé à l'époque du Judson, dans lequel il se laisse glisser au sol dans un mouvement de spirale, les mains derrière le dos, les doigts papillonnants, tout en fredonnant deux chansons enregistrées par la grande comédienne américaine Fanny Brice. Ici, ce solo fut non seulement interprété par Gordon mais aussi par toute la compagnie, « sotto voce ». Certaines chorégraphies étaient par contre totalement inédites, comme *Close Up*, un duo pour Setterfield et Gordon, série d'enlacements tendrement érotiques dont chacun des partenaires se dégage tour à tour, atténuant ainsi l'émotion contenue dans les attitudes. Parallèlement, des photographies en gros plan de ces poses étaient projetées sur le rideau de fond, ajoutant une dimension supplémentaire et analytique. Tout



Valda Setterfield dans *One Part of the Matter*
(Photo : Nathaniel Tileston)

comme Lucinda Childs, Douglas Dunn et Trisha Brown, Gordon attache un intérêt croissant à la structure formelle de ses chorégraphies. Cette soirée en particulier fut marquée par la répétition de nombreux motifs, tel ces groupes traversant l'espace scénique. La conception du mouvement d'ensemble d'ouverture se révéla par ailleurs vraiment mémorable : sur la musique du quatrième acte de *La Bayadère*, la compagnie se contente de marcher lentement sur une file à travers le plateau, conduite par Setterfield, cette dernière parvenant par la seule puissance de sa présence à donner une extraordinaire résonance à un passage aussi simple.

Setterfield interpréta également son solo, *One Part of the Matter*, conçu comme un enchaînement de positions juxtaposées arbitrairement, inspirées des photographies de corps en mouvement prises par Eadward Muybridge. Cette passionnante soirée confirma pleinement la position de Gordon qui figure parmi les chorégraphes majeurs de sa génération.

Meg Harper qui a fait partie de la troupe de Cunningham et Carole Armitage qui en est encore aujourd'hui l'une des principales interprètes, ont toutes deux présenté des créations de grand intérêt, faisant suite à leurs premiers essais de chorégraphe datant de l'année dernière. Harper s'est lancé avec audace dans la chorégraphie d'un solo de plus de quarante cinq minutes, *Bad Moves/Was*, qu'elle a elle-même interprété. Ce solo se compose des éléments les plus simples, avec différentes sortes de marches en avant, en arrière et en tournant, enrichies de mouvements de bras tourbillonnants et ponctuées de chutes au cours desquelles elle replie son corps au sol. Durant ses années de travail avec Cunnin-

gham, Harper a acquis une maturité qui lui a permis de gommer toute la retenue de sa danse pour en faire une interprète d'une indéniable autorité. Elle a réussi à donner à son solo, malgré la gamme limitée des mouvements, une intensité presque dramatique, tout particulièrement au moment où le silence dans lequel sa chorégraphie était inscrite, fut soudainement rompu par une chanson de Alicia Bridges, passage traduit par une immobilité totale du corps.

Karole Armitage avec son physique à la Balanchine et sa coupe de cheveux « punk », est l'une des plus captivantes danseuses de la troupe de Cunningham. C'est pour elle-même, Deborah Riley et Michael Bloom qu'elle a conçu sa création *Do we could*, sous la forme d'un trio. La première « section » dans laquelle les danseurs avancent à grandes enjambées à travers l'espace, en allongeant largement bras et jambes pour s'arrêter soudain, étaient à la fois drôle et inventive, tout comme la partie suivante où ils avaient à franchir divers obstacles sur leur passage et notamment des piliers déviant leur trajectoire. Mais cet ouvrage comporte trop de répétitions au fur et à mesure de son déroulement et son contenu n'est pas assez développé. La dernière « section », au cours de laquelle les interprètes démontent les piliers et libèrent l'espace, m'a semblé manquer de finesse et d'originalité. C'était comme un retour en arrière vers une époque où ce genre de trouvaille était de rigueur. Malgré ces restrictions, Armitage possède de toute évidence un talent de créateur et c'est avec le plus grand intérêt que nous attendons maintenant ses prochaines créations.

DAVID VAUGHAN

NEW YORK

The autumn season of the Dance Umbrella at Camera Mart/Stage One, the former film studio which made such a splendid space for dance performances, ended, as it began, with the avant-garde. In between Merce Cunningham's three Events, which opened the season early in October, and the David Gordon/Pick Up Co., which closed it early in December, there had been a wide spectrum of companies that ranged from a group of ballet soloists including Martine van Hamel and Gary Chryst, through the travesti Ballets Trockadero de Monte Carlo, the veteran Californian modern dance choreographer Bella Lewitzky, to Steve Paxton and David Moss in a program of contact improvisation, and the Japanese avant-gardists Kei Takei and Eiko and Koma.

David Gordon has impeccable avant-garde credentials: he was a member of the original Judson Dance Theater group in the early sixties, danced in the companies of James Waring and Yvonne Rainer, and was a founder-member of the improvisational Grand Union. His wife, Valda Setterfield, was for many years a member of Merce Cunningham's company, and is featured, prima inter pares, in that of her husband. The Pick Up Co. varies in numbers according to the needs of the works presented. At the Dance Umbrella it consisted of twenty-three dancers including Gordon and Setterfield and their son Ain Gordon. The evening-length performance, entitled The Matter (plus and minus), was in effect a retrospective of Gordon's choreography going back to one of his Judson solos, Mamequin (1966), in which he makes a slow spiral descent to the floor, his hands held before him with fingers flickering, while he sings two songs recorded by the great American comedienne Fanny Brice. In this case the solo was performed not only by Gordon himself but by the whole company, singing sottovoce.

Some of the dances were brand new, such as Close Up, a duet for Setterfield and Gordon, a series of tenderly erotic embraces from which one partner or the other extricated himself, thus subtracting, as it were, the emotional element from the pose. At the same time close-up photographs of the poses were pro-

jected on to the backcloth, adding a further, analytical dimension. Like others of his former colleagues, such as Lucinda Childs, Douglas Bunn, and Trisha Brown, Gordon has shown an increasing concern with formal structure in his pieces, a rather surprising development in view of the generally almost doctrinaire formlessness of many of the Judson works. This particular evening was marked by various recurring motifs, such as the group passing across the space and freezing in its tracks. Especially memorable was the concert's opening, when, to the music of the corps de ballet's enfilade from La Bayadere Act IV, the company walked slowly across the stage in single file, led by Setterfield, who by the force of her presence is able to invest such a simple passage with extraordinary resonance. She also performed her solo, One Part of the Matter, made up of a number of arbitrarily chosen and juxtaposed positions from ~~the photographs of~~ Eadweard Muybridge's photographs of the human body in motion. This was an engrossing evening that firmly established Gordon's position as one of the leading choreographers of his generation.

A former and a present member of Merce Cunningham's company--Meg Harper and Karole Armitage--have both followed up impressive choreographic debuts made last year with new works of great interest. Harper took the bold step of making for herself a solo work, Bad Moves/Was, lasting some forty-five minutes. The piece was developed from the simplest of material: different kinds of walks forward, backward, and turning, embellished by swirling arm movements, and punctuated by falls in which she folded her body down to the floor. In her years with Cunningham Harper matured, from her early reticence, into being a performer of great authority; she brought to this limited scale of movement an intensity that made it almost dramatic--especially when the silence ~~was~~ in which the piece was performed was broken by the sudden outburst of a song by Alicia Bridges, at which Harper stood absolutely still.

Karole Armitage, with her physique of a Balanchine ballerina and her "punk" haircut, presents an arresting image in the Cunningham company. Her

VAUGHAN/3

new work, Do We Could, was a trio for herself, Deborah Riley, and Michael Bloom. The first section, in which the dancers strode about the space, thrusting out arms and legs and coming to sudden halts, was amusing and inventive; so was a later section in which they had to deal with various obstacles in their path (among others the pillars which divide the far from ideal performing space known as The Kitchen). But as the piece went on the material became merely repetitions, not sufficiently developed; the last section, in which the dancers dismantled the props and cleaned up the space, seemed irrelevant and pointless, a throwback to the days when this sort of activity was de rigueur. All the same, Armitage is clearly a talent, whose future work will be awaited with great interest.

DAVID VAUGHAN